

Intervention du Pr Salim Daccache s.j., Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, à la table ronde autour de l'ouvrage du P. Georges Farès, le 18 juin 2018 à 18h00 Université la Sagesse.

Je voudrais remercier le P. Georges Farès de m'avoir confié la tâche de donner mon point de vue sur son essai « La philosophie du Temps dans la théologie chrétienne ». En fait, tâche assez difficile, non pas que l'ouvrage soit difficile, mais la difficulté vient du fait que cette notion du temps plonge ses racines dans l'existence humaine qui a toujours cherché à lui donner un sens, non sans savoir que cette existence porte le temps comme un poids. Nous savons que la question était centrale dans la tradition philosophique grecque, allant d'Aristote jusqu'à Plotin, en passant par la philosophie platonicienne.

Dans une perspective chrétienne, rappelons-nous le tournant opéré par le grand penseur du christianisme Augustin, l'évêque d'Hippone qui, dans les Confessions, livre X, développe sa propre théorie du temps. Ce passage par la conception du temps chez Augustin aurait pu être une introduction du premier chapitre de l'ouvrage du P. Farès, mais pour des raisons qui regardent l'auteur, il n'en fut pas ainsi. En fait, Augustin pense le temps d'une manière originale mettant les bases d'une conception philosophique du temps en préambule d'une théologie chrétienne de la Révélation :

1) il le fait en référence, non à Aristote ou Platon mais au néoplatonisme de Plotin tel qu'il a été transmis par les Pères Cappadociens, les Basile de Césarée et Grégoire de Nysse et Nazianze.

2) Il accentue la pensée de Plotin qui parle d'une perception du temps qui serait reliée à l'Âme générale du monde et non plus au mouvement du corps ou bien aux changements d'ordre cosmique tel que cela a été établi par Aristote ou par l'adéquation externe faite par Platon entre l'image d'ici-bas et la substance dans les cieux.

3) Augustin choisit non pas le mouvement de translation d'un corps dans l'espace mais par un mouvement, qui est la voix, percevable par l'ouïe. La voix percute l'air, le choc parvient à l'oreille et modifie l'état des organes des corps. L'esprit se tourne vers cette modification et produit en soi la sensation sonore. Nous voilà passés, pour percevoir le temps, du domaine du corps à celui de la pensée. L'effet de la voix vient s'installer non dans quelque chose de visible ou externe mais interne, dans notre mémoire. « C'est en toi mon esprit que je mesure le temps », dira Saint Augustin. C'est l'âme humaine qui devient le lieu du temps et la perception psychologique conduit à faire du temps un temps historique. Le temps cosmique habité par les dieux devient une histoire sacrée,

celle qui reprend les grands moments de la doctrine chrétienne. À remarquer qu'Augustin refuse d'identifier le temps à l'éternité car le temps s'écoule tandis que l'éternité est un élément permanent et non transitoire. En fait, le christianisme cherchait à dépasser le divin cosmique lié au paganisme et à la nature externe et ses forces par une tendance à écouter Dieu comme principe supra cosmique personnel. L'ouvrage de Farès fait allusion à cette conception de Dieu. La sécularisation de la philosophie dans les temps modernes développera une autonomie de l'âme humaine et, par conséquent, un fondement psychologique du temps.

Toutefois, l'on peut dire que dans une perspective théologique, Augustin nous introduit, d'une manière logique, à l'ouvrage du P. Farès et surtout aux catégories qu'il utilise, surtout la catégorie de conscience comme perception du temps. Le temps est définitivement conçu comme un projet humain. Telle est la conception du marxisme et de l'existentialisme, à titre d'exemple, et c'est à juste titre que le P. Farès veut développer une conception philosophique chrétienne qui discute avec des problèmes non pas temporaires, comme il est dit en haut de la page 10, mais plutôt temporels. Il est intéressant de constater avec l'auteur que, désormais, le temps existe dans la mesure où c'est la conscience humaine fondée sur la liberté qui perçoit le temps comme œuvre humaine jusqu'au point où le temps devient un jaillissement de la conscience comme dit le livre du P. Farès. La question qui se pose alors sera la suivante : si le temps est un jaillissement de la conscience de l'homme, et que l'histoire devient l'histoire de l'homme, comment concevoir l'existence de Dieu, qui est transcendance, dans l'histoire des hommes, en évitant, d'une part, le risque de l'immanence ou bien, d'autre part, l'annihilation de cette histoire au nom d'un Dieu tout-puissant qui dicte ses volontés sur la rédaction de leur propre histoire.

Les cinq chapitres rédigés par le P. Farès représentent un essai intellectuel fondé sur la raison afin d'explicitier cette jonction entre le christianisme et l'histoire. Ce n'est pas nouveau dans la mesure où les essais sont nombreux dans ce domaine et sont abondamment cités par l'auteur. J'aurais eu la tendance de parler de l'histoire au lieu de parler du temps, mais je comprends le souci de l'auteur qui a maintenu l'idée de temps au sens le plus général comme base de l'existence, car c'est dans ce temps qu'il y a une possible élaboration de deux histoires, celle élaborée par les hommes mais aussi celle qui est élaborée par Dieu ; non pas deux histoires parallèles, mais deux histoires convergentes puisque le désir de perfection et d'union dans l'amour de l'homme n'est que l'écho bien élémentaire de ce Dieu des chrétiens qui, en Jésus-Christ, se livre librement à l'homme et à son histoire pour qu'il récapitule tout en Lui comme Parole

de vie sans fin et qui ouvre l'histoire sur l'éternité. Sans vouloir interpréter les événements de l'histoire, l'on peut dire que les péripéties de l'histoire humaine ouvrent largement la porte à l'accomplissement du dessein de Dieu. La rédemption est en quelque sorte la voie ouverte à l'histoire humaine pour qu'elle s'insère dans l'histoire de Dieu d'une manière libre et souveraine sans qu'elle perde son autonomie et sa teneur. Il est utile de parcourir les convictions de l'auteur sur la présence du Dieu des chrétiens dans l'histoire.

Sans minimiser l'importance de la réflexion philosophico-théologique du P. Farès, l'on a droit de se poser quelques questions qui sont adjacentes à cet ouvrage et qui le supposent. Je ne voudrais pas évoquer ce que l'auteur évoque comme problème, c'est-à-dire le marxisme comme idéologie millénariste ou bien l'existentialisme athée qui fonde sa philosophie sur la conscience absolue comme projet de soi et pour soi et que cet ouvrage aurait dû discuter en confrontation avec le christianisme comme alternative, tel qu'il le dit. Il est normal d'évoquer l'évangélisation qui doit tenir compte de l'émergence de la conscience dans les temps actuels marqués par une forte empreinte de la conscience individuelle, mais comment aborder cette évangélisation lorsqu'il s'agit de l'indifférence absolue à tout mystère, comment faire communauté, lorsque le concept même de famille est mis en cause et comment constituer l'Église du Seigneur au moment où la question œcuménique demeure bien actuelle.

D'autre part, j'aurais bien voulu qu'il y ait une sorte de comparaison entre la perception du temps dans le christianisme en lien avec l'islam afin de dégager leur rapport avec le temps comme temps historique. Une certaine idéologie fondamentaliste (que l'on peut retrouver dans le christianisme) mais qui est bien visible dans les courants rétrogrades et extrémistes de l'islam rejette la conception chrétienne de l'histoire et ne confère aucun sens à l'histoire car ce qui est valable c'est le temps externe de Dieu imposé à l'homme. De même comment, même dans les cercles orientaux chrétiens, cette théologie de la conscience, Jésus-Christ étant « la conscience des consciences », développée par le livre, peut devenir l'antidote à un quasi fatalisme ou un littéralisme ou un cléricalisme qui donne bien peu de place à la conscience libre.

Le mérite de cet ouvrage c'est de susciter des questions plus qu'il n'en apporte de réponses. L'une des questions qui ne cessent de heurter l'homme d'aujourd'hui est celle du sens de sa vie, de son existence et de l'histoire. Mais nous le savons, l'on ne peut dégager le sens s'il n'y pas une expérience spirituelle et si cette expérience n'est pas vécue profondément au niveau de la conscience individuelle. C'est là que se présente la force du christianisme de proposer une voie illuminative, une sagesse indicative et une

pratique de charité et de pardon dans une tentative de réconciliation de l'être humain avec lui-même, avec son cœur et son esprit.